
Histoire de l'art du Moyen Âge occidental

La collection de François-Roger de Gaignières (XVII^esiècle)

Anne Ritz-Guilbert



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1328>

DOI : 10.4000/ashp.1328

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 220-221

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Anne Ritz-Guilbert, « La collection de François-Roger de Gaignières (XVII^esiècle) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 25 septembre 2012, consulté le 29 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1328> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1328>

LA COLLECTION DE FRANÇOIS-ROGER DE GAIGNIÈRES (XVII^e SIÈCLE)

Chargée de conférences : M^{me} Anne RITZ-GUILBERT

Programme de l'année 2010-2011 : *La collection de François-Roger de Gaignières (1642-1715)*.

Le thème des conférences est prévu pour se dérouler sur trois ans. Il se propose d'étudier la collection constituée par l'antiquaire François-Roger de Gaignières dans la seconde moitié du xvii^e siècle.

Cet érudit, passionné d'histoire de la monarchie française, a amassé sur près d'un demi siècle une documentation textuelle et graphique considérable sur des monuments en grande partie détruits aujourd'hui des époques médiévale et moderne. Quel historien n'a pas rêvé trouver dans les portefeuilles de Gaignières le cartulaire perdu, l'acte détruit qui fait défaut à son étude ? Quel historien de l'art n'a pas compulsé les célèbres portefeuilles de dessins dans l'espoir de reconnaître le portrait, le vitrail, la tapisserie, l'édifice, l'enluminure ou le monument funéraire disparu, maillon manquant à sa problématique ? Chacun dans son domaine se sert de Gaignières. Pourtant l'historien de l'art ignore l'ampleur de la documentation textuelle réunie par ce dernier, et l'archiviste celle de la richesse du fonds iconographique. Cette vision trop partielle et très réductrice de la collection n'a jamais été corrigée, jusqu'à aujourd'hui.

Il est ainsi indispensable de reconsidérer la collection Gaignières dans sa globalité, non seulement pour mieux cerner les aspirations du collectionneur, analyser ses méthodes d'acquisition et de classement, mais aussi pour porter un regard nouveau et affiner l'interprétation à la fois des documents textuels et des dessins d'archéologie.

Les conférences de cette année ont essentiellement porté sur l'histoire de Gaignières et celle de sa collection ainsi que sur la présentation des sources et des outils dont nous disposons aujourd'hui pour une étude en profondeur. Celles des années prochaines examineront les méthodes de recherche du collectionneur, les classements et l'organisation globale de la collection, les buts de Gaignières et son héritage.

Plusieurs raisons sont à l'origine de la vision très morcelée et figée de la collection. D'abord son histoire. Sa donation dès 1711 par l'antiquaire au roi de France n'a malheureusement pas évité sa dispersion. Après la mort de Gaignières en 1715, Pierre de Clairambault, généalogiste du roi en charge de la passation des biens de l'érudit dans les collections royales, organise une grande vente où est cédé tout ce qui fait double emploi avec les possessions du roi : les tableaux, à l'exception du portrait de Jean le Bon, aujourd'hui au Louvre, les manuscrits originaux, les médailles, les porcelaines et plus de la moitié de la bibliothèque d'imprimés. En outre, passionné par les mêmes

sujets que Gaignières, Clairambault subtilise une part non négligeable de pièces pour compléter sa propre collection. Le reste, les recueils et les portefeuilles, intègre la Bibliothèque royale. En 1740, la collection est divisée entre les fonds latin et français du cabinet des manuscrits, et les recueils généalogiques sont dépecés avant de rejoindre le Cabinet des titres (aujourd'hui cote P.O.). À cette date et jusqu'en 1860 par étapes successives, les dessins sont versés au département des Estampes : les recueils de modes et les dessins topographiques d'abord, les portefeuilles de tombeaux ensuite. Il faut enfin signaler le vol d'au moins 730 dessins de tombeaux en 1784, vol qui sera à l'origine de la collection Gaignières à la bibliothèque Bodléienne à Oxford et probablement aussi du portefeuille acquis par Albert Lenoir et que ses descendants vendront en 1883 au département des Estampes de la BNF.

En 1891, Henri Bouchot, alors conservateur aux Estampes, publie l'*Inventaire des dessins exécutés pour Roger de Gaignières conservés aux départements des Estampes et des Manuscrits*. Sa tâche est énorme. Elle lui prendra dix années. Les dessins des Estampes sont facilement repérables, puisque seules les vues topographiques ont été dispersées dans le vaste fonds documentaire classé alphabétiquement par noms de lieux, mais le savant doit, au département des Manuscrits, dépouiller les fonds Latin, Français, Clairambault et Pièces originales (issues du Cabinet des titres) pour extraire les planches de dessins des recueils de texte. Il n'a à sa disposition que les anciens inventaires dressés par Clairambault et la concordance des manuscrits latins et français avec les anciennes cotes Gaignières, soit environ 1 250 recueils à dépouiller. Quant aux 3 100 pièces originales et 1 354 manuscrits Clairambault, il lui faudra passer chaque volume en revue, ce qu'il ne fit probablement pas, tant les oublis sont nombreux.

Selon Bouchot, la collection Gaignières recèle 7 255 dessins. Même si ce nombre se révèle inexact, Bouchot est le premier à offrir à la communauté scientifique un véritable instrument de travail. Néanmoins, cet indispensable outil va participer au processus que l'histoire de la collection a déjà engagé, c'est-à-dire la séparation des dessins de la documentation textuelle, et sceller ainsi une vision morcelée de la collection.

À ces facteurs historiques et historiographiques qui ont participé à la méconnaissance globale de la collection, il faut ajouter une des caractéristiques majeures de cette dernière : son ampleur. Avec humour, Antoine Schnapper rappelle dans son ouvrage *Le Géant, la licorne et la tulipe. Collections et collectionneurs dans la France du XVII^e siècle* que « la masse de la documentation réunie par Gaignières a quelque chose de décourageant ». Cette remarque est d'autant plus vraie que le chercheur d'aujourd'hui n'a pas plus d'outils de travail que n'en disposait Bouchot au XIX^e siècle.

Or, loin d'être un gigantesque amas de papiers comme on pourrait le craindre, l'organisation et les méthodes que Gaignières a mises en place pour réunir sa documentation, laisse émerger une logique dont il suffit de suivre la trace pour que s'éclaire le fonctionnement de la collection et que les informations historiographiques qu'elle recèle nous soit livrées.